

## Saint-Nicolas et Père Noël : du rouge et du noir

6 décembre 2018 (Séance n° 3)



### Introduction

- *Et il faudrait ajouter le blanc bien entendu !* Car nous sommes au cœur de l'hiver du moins « ressenti », aux nuits les plus noires de l'année, et que l'imagerie d'Épinal se plaît à peindre dans un environnement enneigé ; nous sommes en décembre, « trou noir au fond de l'année », a dit Maupassant, où la nature inhospitalière et même menaçante force les hommes à se calfeutrer dans leur maison, auprès de l'âtre mais où on les trouve aussi attablés à l'occasion des festins les plus abondants de toute l'année, - avons-nous pensé au paradoxe ? et où ils ornent des arbres toujours verts – au cœur de l'hiver où comme jamais les ténèbres livrent une bataille sans merci à la lumière – au cœur de l'hiver est fêté un grand porteur de hotte ; il s'appelle saint Nicolas, et parfois Père Noël. Mais en fait, ses noms sont multiples et ses apparitions sujettes à de petites variations : Santa Claus par exemple renvoie directement à notre Père Noël, et pourtant, le nom de Nicolas s'y lit à peine altéré, même si l'un vient la nuit du 24 décembre, et l'autre le 6 décembre. Par ailleurs, le Bonhomme Noël, le Père Janvier ou encore l'Enfant Christ peuvent remplir ce même rôle, pourvu que ces personnages portent tous une hotte (sac etc.) qui souligne leur identité fondamentale malgré les apparences. C'est cet objet qui emblématise bien des événements qui se jouent en ces temps singuliers, cet objet investi tantôt par le rouge, tantôt par le noir.

C'est donc un moment où s'affrontent les forces de la mort – (le froid, le noir, la stérilité) et celles de la vie – le rouge – qui s'insurgent contre la menace cosmique qui pèse alors sur le monde. Se joue le drame de la graine tombée dans la terre et qui doit mourir pour donner naissance à une nouvelle plante, que dis-je, à une multiplicité de nouvelles plantes, et que depuis la plus haute Antiquité, les hommes ont observé avec un mélange d'angoisse et d'espérance. On appelle parfois les Douze Jours<sup>1</sup> cette période entre Noël et l'Épiphanie, mais elle peut englober plus largement le trimestre qui va depuis la Toussaint jusqu'à la

---

<sup>1</sup> En allemand, le mot *Zwölfnächte* ou *Wihenächte* a donné naissance au mot *Weihnachten* : le pluriel du terme moderne garde la mémoire de cette origine. Le Concile de Tours en 567 proclame que les douze jours reliant Noël à l'Épiphanie sont une période sainte et sacrée. On lit dans le *Journal du Bourgeois de Paris* : « il fit son Noël et sa Tiphaine » en l'occurrence à Meaux en 1421-1422. *Journal d'un bourgeois de Paris*, éd. C. Beaune, Paris, Le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », 1990. En Russie, les fêtes de Noël appelées *Sviatki* recouvrent traditionnellement la période allant du jour de Noël jusqu'à l'Épiphanie. Voir A. Tchekhov, « À Noël », *Œuvres*, t. III, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1971, p. 909 et n° 1, p. 1026.

Chandeleur, période qui correspond à l'espace qui sépare la fête celtique protohistorique de la Samain (cf. Halloween) de l'Imbolc (1<sup>er</sup> février<sup>2</sup>), et qui culmine le 25 décembre dans l'expression de la Nativité chrétienne. En effet, grande et petite mythologie, religions antiques, judaïsme et christianisme ont toujours marqué cette période par des rituels et traditions qui marquent sa dimension particulière et sacrée.

### 1. Le solstice d'hiver : événement cosmique, rituels ancestraux

Solstice veut dire *sol stat*, le soleil s'arrête, s'immobilise, ne bouge plus. De fait, approximativement entre le 15 et le 30 décembre les jours ne diminuent plus mais ne rallongent pas non plus : en France, si l'heure du coucher du soleil commence à se faire progressivement plus tardive à partir du 16 décembre après être restée stable depuis le 7 décembre à 15 h 52 (heure de Paris), on continue de perdre cette minute, gagnée le soir, au lever qui, lui, continue de reculer encore jusqu'au 28 décembre. Puis le soleil stagne à son point de lever le plus tardif, à 7 h 46, jusqu'au 5 janvier où la marche s'inverse enfin définitivement : ce n'est qu'à partir de là que les jours commencent vraiment à rallonger des deux « bouts ». L'idée des Douze Jours est donc aussi inscrite dans des réalités aujourd'hui scientifiquement étayées. Au demeurant, reste quand même cette question angoissante : *et si le soleil ne se remettait pas en route ?*

#### *De Saturne et des Saturnales*

La Grande Mythologie nous conduit tout droit aux Saturnales, fête qui emprunte son nom à Saturne-Cronos : d'emblée nous sommes à un moment de bascule. Saturne est – entre autres – le bienfaisant inventeur de l'agriculture. Il renvoie sinon à un jardin paradisiaque originel du moins à un âge d'or que les Romains commémoraient chaque année à l'occasion des Saturnales justement, au moment même où la nature semble au point mort et où il s'agit de relancer la dynamique cyclique du grand Temps ; la verdure disponible alors, houx ou lierre surtout – cela nous dit quelque chose, n'est-ce pas ? –, donnait son air de fête à ces banquets comparables à de véritables « festivals agricoles » et qui coïncidaient avec la fête du *Sol Invictus* (ou *Natalis solis invicti*<sup>3</sup>). La jeunesse, promesse d'avenir, était alors à l'honneur dans des célébrations carnavalesques où l'on jouait à un monde *à l'envers*. Bref, les Saturnales « ont été senties comme un retour effectif et complet (quoique provisoire) au pays de l'âge d'or. (...) Pendant le carnaval, c'est la vie même qui joue et interprète alors (...) sa renaissance et sa rénovation sur de meilleurs principes<sup>4</sup>. »

Mais Saturne, ce père des dieux et des hommes, est également celui qui a dévoré ses propres enfants, son avenir donc, et le temps futur : il est bifrons, rouge et noir tout à la fois, et proprement *bipolaire* lorsqu'il est Saturne-Cronos. Homère utilise, pour le décrire, l'adjectif « tortueux<sup>5</sup> » et Hésiode de même<sup>6</sup> ; c'est un boiteux. Non seulement il est de petite taille, mal bâti<sup>7</sup>, mais il est surtout *double*, à l'image de sa faucille – forgée par les Telchines – qui est à la fois l'outil du moissonneur et de l'exterminateur, l'outil dont il s'est servi pour castrer son père Uranus – soit le temps passé – et avec lequel on aime à le représenter. C'est donc un dieu profondément équivoque : rouge *et* noir.

<sup>2</sup> Premier Mai : Beltain ; premier août : Lugnasad.

<sup>3</sup> Voir K. Ueltschi, *Histoire véridique du Père Noël. Du traîneau à la hotte*, Paris, Imago, 2012, p. 163.

<sup>4</sup> M. Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au moyen âge et sous la renaissance*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1970, p. 15 et p. 16.

<sup>5</sup> Littéralement « Kronos Pensées-Retorses » (trad. J.-L. Backès, Gallimard, « Folio », 1975). Homère, *Iliade*, Chant IV, 59, éd. La Pléiade, p. 148.

<sup>6</sup> « Le grand Cronos aux pensers fourbes ». Hésiode, *Théogonie*, trad. P. Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 2008, v. 168 et sq.

<sup>7</sup> R. Klibansky, E. Panofsky, F. Saxl, *Saturne et la Mélancolie*, Paris, Gallimard, « NRF », (1964) 1989, p. 224.

Car Saturne-Cronos est le maître du Temps, du temps linéaire aussi bien que du temps cyclique, celui qui revient sur lui-même – c'est ce que figure l'affreuse image du père dévorant ses enfants –, d'un temps à l'envers, marche rétrograde qui seule garantit, affirme Platon, le maintien immuable du « même état, des mêmes manières d'être », ce qui constitue la condition pour « rester éternellement identique<sup>8</sup> », tour de magie s'il en est ! Au fil des siècles, la figure de Saturne évolue vers une péjoration de plus en plus tranchée. On lit ainsi dans un calendrier de la fin du XV<sup>e</sup> siècle : « L'heure de Saturne est l'heure du mal. À cette heure-là, Dieu fut trahi et livré à la mort<sup>9</sup>. » C'est donc une manière d'anti-heure, une manière d'anti-temps, temps à rebours, temps qui n'aurait jamais dû être.

Mais les Saturnales romaines fêtaient aussi les promesses du solstice qui est le retour à la lumière, qui est le remplacement du vieux temps par la jeunesse, et l'aridité par la verdure. À peine terminées d'ailleurs, elles étaient suivies des Calendes, où l'on procédait à des échanges de cadeaux et qui consacraient une journée aux enfants (*dies juvenalis*). Tout cela est naturellement parlant pour nous ! Ces traditions sont restées vivantes ; le christianisme les a reprises et a cherché à canaliser ces mascarades du solstice, cet héritage des Romains, en leur assignant au XI<sup>e</sup> siècle des jours de fête spécifiques, la Saint-Étienne pour les diacres, la Saint-Jean pour les prêtres, la fête des Saints-Innocents pour les enfants de chœur etc. ; celle-ci est d'ailleurs toujours observée aujourd'hui en Espagne et comporte de nombreux traits de notre carnavalesque 1<sup>er</sup> avril<sup>10</sup>. Ces festivités ont en particulier donné lieu à la fête des fous (*Festum stultorum*) avec ses innombrables variantes (notamment la fête de l'âne) : un pape des fous était alors élu et on se livrait à toutes sortes de plaisanteries. Tout est à l'envers, tout est inversé.

### ***Le règne de Janus***

Saturne n'est pas seul à être à l'honneur à cette époque : avec lui, on glisse naturellement vers le règne de Janus, le fameux *bifrons* rouge et noir lui aussi, qui aux portes du nouveau temps – Janvier, regarde à la fois en avant et en arrière. « Ce dieu spécifiquement romain (...) était le dieu du passage spatial et temporel qui garde les portes du ciel (...), le père magnifique des années et des mondes lumineux. Ces fonctions expliquent qu'il soit lié au premier moment du jour, au premier jour du mois, au premier jour de l'année<sup>11</sup>. » Chez Ovide (*Fastes*, I, 99), il se présente tenant un bâton dans sa main droite tandis que la main gauche tient une clef qui ouvre les portes du nouveau temps. Cette œuvre s'ouvre d'ailleurs avec une prière à Janus, puis Ovide explique la pratique des étrennes, terme qui vient de *strenae*, *strenas*, et qui désignait un don ou cadeau de bon augure offert à l'occasion des fêtes<sup>12</sup> ; il s'agit en particulier de dattes, de figues ridées et de miel<sup>13</sup>, mais on trouvait aussi volontiers déjà des noix, dorées, argentées ou peintes en rouge<sup>14</sup> ! Enfin, il n'est pas du tout fortuit qu'une des nombreuses figures hantant les Noëls de notre modernité s'appelle – Père Janvier ! « On quête avec le soulier non seulement quand on s'adresse aux fées, au Bonhomme Noël,

---

<sup>8</sup> Platon, *Le Politique*, in *Œuvres complètes*, t. IX, 1<sup>ère</sup> partie, éd. A. Diès, Paris, Les Belles Lettres, 1935, 269 a, c-d, p. 21.

<sup>9</sup> Schönspergerscher Kalender, Augsburg, 1495, traduction R. Klibansky et al., *Saturne et la Mélancolie*, op. cit., p. 287.

<sup>10</sup> En Espagne, le 28 décembre est le *día de los permitidos* : (presque) tout est permis. On s'amuse à se faire des blagues, notamment à accrocher des poissons dans le dos des gens !

<sup>11</sup> F. Monfrin, « La fête des calendes de janvier, entre Noël et Épiphanie. La rencontre de deux calendriers », G. Dorival, J. Boyer (dir.), *La nativité et le temps de Noël. Antiquité et Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2003, p. 96.

<sup>12</sup> Suétone, *Vie des douze Césars*, « Auguste », 57 et « Caligula », 42.

<sup>13</sup> *Fastes*, I, v. 185.

<sup>14</sup> Martial, *Epigrammes*, éd. H.J. Izaac, Paris, Les Belles Lettres, 1969-1973, VIII, 33, 11-12 et XIII, 27.

au Père Janvier ou à saint Nicolas,<sup>15</sup> », dit Saintyves ; on le trouve notamment dans l'Isère et dans l'Ain ; à noter, en passant que si le Père Janvier descend par la cheminée et dépose ses offrandes dans les souliers tout comme ses autres confrères, il préfère la Saint-Sylvestre au 24 décembre, spécialisation que son nom explicite et justifie, ce qui ne l'empêche pas de rester solidement cantonné dans le cadre des Douze Jours.

Janus regarde non seulement en arrière vers les feuilles mortes mais aussi en avant vers l'avenir du printemps qui s'ouvre au seuil de l'année. D'autres dieux agraires partagent avec lui cette double orientation marquée par le solstice, Dionysos par exemple, le dieu « aux deux formes », ou « multiforme<sup>16</sup> », résolument agraire et saisonnier ; il passe, avec Héraclès pour le premier initié aux Mystères d'Éleusis<sup>17</sup>, lesquels sont, comme on sait, en étroite relation avec les questions agricoles. Dionysos est le grand dispensateur des fruits de la vigne et préposé à la fécondité, comme le signifie le lierre *sempervirens*, garant du renouveau perpétuel, qui le pare. Mais ce parèdre de Déméter (Pindare, Isthmiques, 7, 4-5) entretient également des relations avec Hadès, mieux, est parfois assimilé à Hadès par le biais de la profonde sympathie qu'il entretient, en tant que dieu agraire, avec le monde souterrain : « Les sources indiquent d'une manière absolument claire que les deux cultes, celui des morts et celui de Dionysos, étaient intimement liés et au fond n'en constituaient qu'un seul<sup>18</sup> ».

Dionysos doit donc sans cesse composer avec les deux pôles entre lesquels il est tiraillé, celui de la vigne et de la surabondance de vitalité, et celui de la mort hivernale ; Valeurs de fertilité et valeurs funéraires coexistent dans une *coincidentia oppositorum* permanente. À l'occasion des Dionysiaques, d'immenses processions se répandaient dans les villes ; l'on portait des vases de vin, des couronnes de pampres et autres feuillages et on immolait au dieu un veau chaussé de petites bottes appelées cothurnes.

Dans un autre ciel, germanique celui-là, on retrouve ces mêmes images et significances. C'est à Odin qu'est consacrée la fête de *Jul*, fête du solstice, de la mort et du noir, mais aussi de la fécondité. Odin (Wotan en allemand) se montre le plus souvent aux hommes comme un vieillard, voire un père de haute taille, à la longue barbe et à la grande crinière, et c'est sous cette apparence que du moins autrefois, il s'en venait visiter la terre, au solstice d'hiver justement, à ce qu'on dit. Parmi ses multiples dons magiques, soulignons son aptitude à ressusciter les pendus (nous nous en souviendrons dans un instant). En dehors de son cheval à huit pattes, Odin possède aussi une nef merveilleuse, moyen de locomotion grâce à laquelle il se déplace avec grande rapidité et sans qu'aucune frontière ne puisse l'arrêter, - notamment dans les airs. On l'appelle parfois « Seigneur des revenants » car il est dans les pays germaniques une incarnation fréquente du Chasseur sauvage. Enfin, on raconte qu'il saute de son cheval pour allumer une bûche énorme, d'où jaillit la lumière dans la nuit noire du solstice septentrional : car oui, *Jul* est aussi la fête du feu<sup>19</sup> ! Les hommes accueillaient sa

---

<sup>15</sup> P. Saintyves, *Les contes de Perrault et les récits parallèles (leurs origines) ; En marge de la Légende dorée : songes, miracles et survivances ; Les Reliques et les images légendaires*, Paris, Robert Laffont, (1931) 1987, p. 147.

<sup>16</sup> W. F. Otto, *Dionysos, le mythe et le culte* (1933), Paris, Gallimard, 1992, p. 117. « Dionysos était le dieu de l'ivresse la plus bienheureuse et de l'amour le plus extatique. Mais il était aussi le dieu persécuté, le dieu souffrant et le dieu mourant (...). En face de lui la recherche scientifique se trouve toujours plongée dans une perplexité complète. Si souvent qu'elle ait tenté de reconduire cette multiplicité à une simplicité, toujours lui a échappé la signification du tout (p. 55). »

<sup>17</sup> La régulation cosmique dont dépendent la fertilité et donc la survie de l'homme est tributaire de la médiation entre terre et ciel, entre homme et dieux. Déméter y joue un rôle central.

<sup>18</sup> F. Otto, *Dionysos...*, *op.cit.*, p. 126.

<sup>19</sup> Le mot nordique *Jul* (*Jól* en norrois) pose des problèmes étymologiques : on le rattache parfois au nom propre Odin qui reçoit volontiers l'épithète *Jólnir*, « celui qui apparaît à *Jul* ». Parallèlement, on évoque le vocable *Ylir* (n. pl.) qui désigne la période allant du 13 décembre, la Sainte-Lucie, jusqu'approximativement au 15 janvier, selon le cycle lunaire. *Jul* serait donc dans ce cas une référence explicite à ce que nous avons appelé les Douze Jours. Je remercie une fois de plus le grand érudit norvégien Roland Grambo d'être venu à mon aide ! On peut

venue par une coupe vidée en son honneur, suivie par d'autres réjouissances auxquelles ils associaient Njord et Freyja, les dieux de la fécondité.

Quant à son fils Thor, c'est le dieu du tonnerre et de la foudre dont la barbe a pris les teintes, barbe rousse, barbe rouge. Glouton et ivrogne, il célèbre bien avant Gargantua les jouissances de la vie, la fécondité, la fertilité ; en cas de famine, les Viking lui offrent des sacrifices. Il se déplace avec un char tiré par deux boucs ( dont le *Yule goat*, le fameux « bouc de Noël » du Nord est sans doute une réminiscence) et dans les maisons, la place devant l'âtre lui est consacrée ; il est réputé venir visiter les habitants en descendant par la cheminée<sup>20</sup>.

## 2. Saint Nicolas et le Fouettard

Voilà à nouveau – du rouge – mais aussi du noir. Voici d'abord le rouge, seulement le rouge, saint Nicolas, que nous fêtons aujourd'hui, le 6 décembre. C'est donc avant tout un grand porteur de hotte. Celle-ci semble avoir d'abord pour fonction de prodiguer des vivres aux enfants, aux petits, aux pauvres, symbole d'abondance donc au cœur du froid et maigre hiver. Rappelons ici que dans l'Antiquité – et dans la Grande Mythologie, la corbeille était un symbole de fertilité et en tant que tel l'attribut de divinités comme Gaia et Déméter : le symbole est donc très ancien, immémorial, Jung dirait archétypique.

### *Traditions et origines*

Voici ce que nous rapporte la tradition, et en particulier le dominicain Jacques de Voragine († 1298) dans sa *Légende dorée*. Cet ouvrage hagiographique – elle relaie toutes les traditions circulant au sujet des principaux saints du calendrier, en commençant, comme l'année liturgique, avec l'Avent et saint André. C'est un véritable best-seller au Moyen Âge<sup>21</sup> : après la Bible, c'est l'ouvrage dont on a conservé le plus grand nombre de manuscrits, ce qui constitue un critère essentiel concernant la popularité d'un ouvrage. *La Légende dorée* constitue pour nous aujourd'hui un vivier inépuisable de croyances et de légendes ayant circulé dans l'Occident médiéval au cours de mille ans, traditions savantes et populaires, chrétiennes et païennes, canoniques et apocryphes confondues. Voici les éléments de l'histoire de saint Nicolas qui nous intéressent :

L'Histoire nous dit que Nicolas (ca. 270-310) était le fils unique d'un couple aisé de Patras ; il devient évêque de Myre (dans le sud de l'actuelle Turquie). Peut-être ce Nicolas de Patras sera-t-il confondu avec un autre Nicolas, également originaire de Lycie, Nicolas le Sionite (VI<sup>e</sup> siècle). En tout cas, la légende dépassera très vite le cadre local, même si c'est de Myre que nous viennent les premiers témoignages de son culte, d'une vénération locale. Dès l'époque de l'Empereur byzantin Justinien (483-565), une église lui est consacrée. Or, dès le VI<sup>e</sup> siècle, il y eut, à Rome, une importante colonie grecque ; les échanges entre les différentes capitales du monde méditerranéen sont continus. Le culte de saint Nicolas se répand donc très vite dans un large rayon autour de son tombeau et migre vers l'Occident. En particulier dans le sud de l'Italie, un nombre très impressionnant d'églises lui sont consacrées dès le haut Moyen Âge. Cette « Grande-Grèce » comme on appelle alors parfois l'Italie méridionale accueille, en plus, à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, un très grand nombre de moines orthodoxes chassés par la persécution des empereurs iconoclastes, mais également des prêtres

---

lire à propos de *Jul* et de ses trois grandes composantes (festin, sacrifice, lumière) B. D. Forbes, *Christmas...*, *op. cit.*, p. 10-12 ; E. O. James, *Seasonal Feasts and Festivals*, New York, Barnes and Noble, 1961, not. p. 292 et sq.

<sup>20</sup> Voir A. Charniguet, J. Renaud, *Odin et Thor, dieux des Vikings*, Paris, Larousse, 2008, p. 80-81.

<sup>21</sup> J. Le Goff, *A la recherche du temps sacré. Jacques de Voragine et la Légende dorée*, Paris, Perrin, 2011.

et des laïcs. Bari, bien avant de recevoir les reliques du saint, comptait dès les X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles plusieurs églises et deux monastères consacrés à saint Nicolas.

En 1087, la ville de Myre est investie par les Turcs. Nicolas est en grand danger puisque son sanctuaire est tombé entre les mains des infidèles ! Forts de l'aide de marins vénitiens, les habitants de Bari vont traverser la mer pour aller chercher (d'aucuns diront « voler ») les restes du saint et les mettre en sécurité chez eux. Et c'est ainsi que Nicolas est arrivé dans le Sud de l'Italie. C'est saint Nicolas en personne qui a veillé à la bonne translation de ses propres restes vers les côtes chrétiennes de l'Italie, en bon patron des marins qu'il est depuis les origines : « Tandis qu'un vent favorable se levait et que les navires fendaient la surface immense de la mer, saint Nicolas apparut en songe à l'un des marins, nommé Disigijs : il le réconforta et lui prédit qu'ils entreraient dans le port de Bari le 20<sup>e</sup> jour après l'enlèvement du corps. Il fait part de son songe à ses compagnons, ce qui fit naître en eux une grande confiance<sup>22</sup>. » Les reliques arrivent à Bari le 9 mai 1087. Une église fut édifiée pour les abriter, et désormais on ne compte plus les miracles (essentiellement des guérisons) qui ont lieu dans ce lieu désormais sanctifié.

Or, à cette époque, on observe aussi des relations importantes entre la Sicile et la Normandie ; les hommes venus du Nord<sup>23</sup>, ont d'abord fondé la Normandie, d'où ils partiront d'ailleurs conquérir l'Angleterre ; mais une autre branche de la famille, au lieu de lorgner vers le nord, se met en route pour le sud de l'Italie, puis, dans les années 1040, entreprend la conquête systématique de la Pouille et créent le premier État normand d'Italie, ne laissant au pouvoir byzantin que le talon de la botte italienne autour de la ville de Bari, la capitale, et la péninsule d'Otrante. Or, à partir de Bari, un pieux trafic de restes sacrés se met en place, essaimant les reliques miraculeuses de notre saint en France : en Normandie tout d'abord<sup>24</sup> grâce notamment à la présence des Normands, et de là en Anjou, les Flandres, l'Allemagne – c'est du moins la version des Normands ! Car l'histoire normande n'expliquera jamais pourquoi le culte de saint Nicolas est attesté dans presque toute la France et une grande partie de l'Europe *bien avant* les événements de Bari<sup>25</sup>, et *bien avant* les pérégrinations normandes. Ainsi, certains historiens font état du pouvoir impérial qui a développé, dans le monde germanique, le culte de saint Nicolas, et notamment l'intervention de l'impératrice Théophana de Byzance, épouse d'Otton II le Roux en 972. Ce point de vue stipule que c'est à partir de la Lotharingie que son culte gagna la France du centre et de l'ouest.

La légende a complété ces éléments : dès son premier bain, il se tient debout, premier signe incontestable de sa prédestination ! D'ailleurs, il ne prenait le sein que le mercredi et le vendredi, frugalité exemplaire ! À la mort de ses parents, il dispose de son héritage pour venir en aide aux nécessiteux. Le premier acte que Voragine rapporte est le suivant : Nicolas envoie des sacs d'or, à trois reprises, à un homme contraint par la pauvreté qui voulait prostituer ses filles et qui grâce à ces dons purent faire de beaux et honorables mariages. La tradition populaire encore vivante dans quelques régions aujourd'hui dit que ces bourses d'or auraient

---

<sup>22</sup> Traduction P. Bouet, « Orderic Vital et la Translation du corps de saint Nicolas », *Alle origini dell'Europa*, op. cit., p. 139-140.

<sup>23</sup> L. Musset, *Les invasions. Le second assaut contre l'Europe*, Paris, PUF, 3<sup>e</sup> éd., 1984.

<sup>24</sup> Cf. V. Gazeau et J. Le Maho, « Les origines du culte de saint Nicolas en Normandie », *Alle origini dell'Europa*, op. cit., p. 153-p. 160.

<sup>25</sup> Voir C. Lecouteux, *Au-delà du merveilleux. Des croyances au Moyen Age*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne (Cultures et civilisations médiévales XIII), 1993. p. 155. Pour ne donner qu'un autre exemple particulier : le culte de saint Nicolas est attesté dans la ville de Troyes, ancienne capitale de la Champagne, dès le XI<sup>e</sup> siècle pour ensuite essaimer très vite dans toute la région. Les seigneurs du pays, en l'occurrence les comtes de Champagne, auraient favorisé le culte de notre saint : dès avant 1189, est attestée la fondation d'une paroisse Saint-Nicolas à Troyes, et dès 1205, une relique contenant la fameuse huile ou manne recueillie dans le sarcophage du saint au moment de sa translation est conservée à la cathédrale. Henri le Libéral était particulièrement attaché au saint. De nombreux vitraux anciens témoignent de la popularité du saint, notamment dans la collégiale Saint-Etienne (1170-1180) et la cathédrale (1240-1250) pour ne citer que les plus anciens.

atterri dans des chaussures qui séchaient près du feu – vous voyez l’image ! Au demeurant, de nouvelles traditions en sont nées, dont celle qui remplace les sacs d’or par les trois pommes. - Devenu évêque de Myre, on dit qu’il participa aux Concile de Nicée. Sa fonction de protecteur nourricier apparaît donc dès l’abord. On lui attribue aussi un miracle semblable à la multiplication des pains :

« Une dure famine frappa toute la province de saint Nicolas et tous les habitants se trouvaient sans nourriture. L’homme de Dieu apprit alors que des navires chargés de grain avaient débarqué au port. Il se hâta d’y aller et de demander aux matelots de secourir les affamés en donnant au moins cent mesures de grain par navire. » Après des réticences et des discussions, ils s’exécutèrent, mais sans observer aucune diminution des leur cargaison<sup>26</sup>.

Il se rendra célèbre par bien d’autres miracles encore aussi bien de son vivant qu’après sa mort. Ces histoires nous sont bien familières à travers légendes et chants. La plupart soulignent son lien avec la fécondité alimentaire et la fertilité des femmes – bref, le principe de vie triomphant de la mort, et le rouge du noir, comme l’illustre parfaitement des « Trois petits enfants » sauvagement égorgés par un boucher qui les met « au saloir comme pourceaux » d’après la chanson – image détournée et monstrueuse de la réserve alimentaire destinée à pallier la disette –, et que saint Nicolas va ressusciter<sup>27</sup>.

Posons que c’est son patrimoine génétique – religieux, mythique – qui lui permettra de s’acclimater *à la fois et en même temps* sur différents continents ; de féconds syncrétismes en font tout à la fois le patron des écoliers – et des navigateurs. Claude Lecouteux a examiné les variantes de l’attestation du nom de Nicolas, remontant peut-être à un mythique ancêtre *Nichus* (*Nix*, *Nixe*), créature aquatique originelle et établit ainsi une toute nouvelle cohérence « géographique » de contamination. Saint Nicolas s’est acclimaté par exemple en Lorraine, après qu’un certain Aubert de Varangéville se fut rendu à Bari et en eut rapporté une phalange lui appartenant, relique et « doigt mire » qui serait à l’origine d’une vénération locale appelée à se développer par la suite. Or Varangéville, est une ville célèbre pour les mines de sel qu’elle administre. Le saint patron de l’église de la ville est saint Gorgon, martyr dont les boyaux ont été salés par ses ennemis et dont le nom rappelle quelque bon géant<sup>28</sup> ! Or, le tombeau de saint Nicolas à Bari se trouve au Mont Gargano dont le nom renvoie lui aussi directement à l’imaginaire des altérés (qui mangent trop salé).

À côté du sel, saint Nicolas a des accointances avec une autre richesse des entrailles de la terre, le nickel, minéral auquel on a donné le nom de *Nic-olas* lorsqu’on l’a découvert au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>29</sup>, et qui lui aussi renvoie à tous ces germes enfouis qui dorment dans le noir, mais qui ne tarderont pas à faire renaître la vie dans son cycle éternel. Car saint Nicolas est bifrons.

### ***Nicolas bifrons***

Récapitulons : saint Nicolas arrive le 6 décembre, surtout dans le Nord, en Alsace ou dans les pays de tradition germanique où son culte est très important encore aujourd’hui. Il

---

<sup>26</sup> Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, A. Boureau (dir.), Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2004, p. 30-31.

<sup>27</sup> Qu’il s’agit d’une légende symbolisant la re-naissance qui a lieu après le baptême, c’est ce que Alfred Maury propose comme interprétation, notamment à travers la présence du baquet-saloir qui se trouve volontiers à côté des trois enfants dans l’iconographie, baquet qui renvoyait originellement aux fonts baptismaux. Voir A. Maury, *Croyances et légendes du Moyen Age*, 1896, Genève, Slatkine Reprints, 1974, p. 149 –150.

<sup>28</sup> Ph. Walter, *Mythologie chrétienne. Fêtes, rites et mythes du Moyen Age*, Paris, Imago 2003 (2011), p. 76. Il est des critiques qui ont cherché à établir des liens entre saint Nicolas et le bon géant de Rabelais. Voir notamment B. Coussée, *Saint Nicolas, histoire, mythe et légende*, Raimbeaucourt, CEM Editions, 1999.

p. 110 et sq.

<sup>29</sup> Cf. Ph. Walter, *Mythologie chrétienne, op. cit.*, p. 76.

arrive en rouge et en père nourricier ; il porte toujours sa hotte sur le dos dont il déverse le contenu devant les enfants sages : fruits, noix, friandises, nous restons dans le registre alimentaire, qui renvoie à celui de l'abondance et de la fertilité. Tout le monde le reconnaît à son grand manteau – ou plutôt cape rouge – avec la grande mitre ou capuche qui lui dissimule la moitié du visage, tandis que l'autre partie est largement camouflé par une grosse et touffue barbe.

Mais en fait, parfois son manteau n'est pas rouge. Parfois il est noir ou plutôt, *originellement, fondamentalement* il est double. Certaines régions ont gardé cette mémoire tandis que d'autres, la plupart, ont banni le côté nocturne du personnage. Mais *en vérité*, il se déplace avec son double ténébreux. Autrement dit, il est flanqué d'un principe contraire, sombre, menaçant, mortifère. Un âne peut occasionnellement accompagner le couple. Nous sommes nombreux à avoir des histoires à raconter à ce sujet – et j'espère vivement que tout le monde prendra la parole dans un instant pour remplir notre « hotte » de nouvelles et inédites histoires ! – En Suisse, il se présente à la porte, le 6 au soir, avec son aide noir, muni de verges punitifs, et tout au long de l'année, on menace les enfants : si tu n'es pas sage, le *Schmutzli* – proprement *le barbouillé* – viendra te chercher et t'amènera avec lui dans sa forêt. D'autres variantes germaniques sont les *Krampusse*, *Ruprechts* et autres *Klaubaufe*, et au sujet de chacun, on pourrait raconter de passionnantes et surtout terrifiantes histoires. En Alsace notamment, atténué en Croquemitaine.

Attends, Attends...  
Petit bougre d'enfant !  
Ce n'est pas le père Noël qui frappe à la porte,  
C'est le Croquemitaine qui va te jeter dans sa hotte !  
Il t'emmènera et te croquera menu  
La tête, les jambes, les bras, les doigts !  
Oui surtout<sup>30</sup> tes jolies petites mitaines...  
Car c'est ce qu'il préfère, lui, le Croquemitaine !

Vous aurez remarqué que saint Nicolas est substitué ici au Père Noël.

- Au Tyrol, le Fouettard s'appelle Klaubauf. Il porte « un manteau de fourrure, de grosses sonnailles à la ceinture et un horrible masque. Il accompagne saint Nicolas dans sa tournée à travers villes et villages, et quand celui-ci entre dans une maison, il organise un tapage à l'extérieur<sup>31</sup>. » Le Krampus qui accompagne saint Nicolas en Bavière, en Autriche et en Hongrie est également une figure effroyable. Souvent, ils sont d'ailleurs plusieurs *Krampusse* qui se reconnaissent par le tintement de leurs cloches et leur masque noir, leurs peaux de mouton et leur fouet, ainsi que par les cornes de bélier et de bouc qu'ils arborent. Il ressemble au Ruprecht de Bohême<sup>32</sup> ; il a hanté l'enfance dans un passé récent encore comme dans cette savoureuse anecdote rapportée par Georg Ratzinger, mettant en scène deux énergiques bonnes sœurs barrant le passage au bonhomme noir dans une école maternelle ; on est au début des années 1930 :

C'était le jour de la Saint-Nicolas, qui correspondait aussi au passage du Krampus, son méchant compagnon. (...) Ce jour-là, le Krampus avait bel et bien tambouriné et fait du tapage à la porte, deux sœurs auxiliaires avaient dû s'y arc-bouter pour qu'il n'entre pas. Elles expliquèrent ensuite aux enfants qui était le Krampus, et leur dirent qu'elles étaient là pour empêcher qu'il leur fasse du mal<sup>33</sup>.

<sup>30</sup> *La Grande Oreille*, « Noël ! », n° 8, Hiver 2000-2001, p. 35.

<sup>31</sup> C. Lecouteux, *Dictionnaire de mythologie germanique*, op. cit., p. 145.

<sup>32</sup> Th. Vernaleken, *Mythen und Bräuche des Volkes in Österreich*, Wien, 1859, p. 286.

<sup>33</sup> G. Ratzinger, *Mon frère le Pape*, Paris, Bayard, 2011, p. 74.

Il y a ensuite le célèbre Knecht Ruprecht , qui est un autre compagnon « noir » de saint Nicolas qui emporte dans sa hotte les enfants pas sages. « Il est habituellement masqué et vêtu de peaux de bêtes, mais il peut se changer en un bon vieillard aux cheveux blancs ; il porte une baguette avec laquelle il frappe ceux qu'il rencontre<sup>34</sup>. » Un beau poème de Strom l'a rendu populaire largement au-delà des frontières locales. Le Christkindl (que l'Allemagne et la Suisse protestantes préfèrent au trop catholique saint Nicolas), qui se arrive en compagnie de Hans Trapp, présente une autre variante impressionnante du couple rouge et noir (voire blanc et noir !). Enfin, que penser de ces créatures « primitives » que sont les « Nicolas de Sylvestre » (*Sylvesterkläuse*) qui hantent le 31 décembre le canton d'Appenzell en Suisse ? Carnaval montre ici son plus beau visage et *masque noir*.

Avec la *Befana* italienne, on élargit le cercle concentrique, en passant de Noël à l'Épiphanie (d'ailleurs, en Espagne, ce sont les rois qui apportent les cadeaux et qui remplissent donc la fonction alimentaire de saint Nicolas) ; cette vieille femme possède beaucoup de points communs avec ces figures noires : tout habillée de noir avec un jupon et un tablier aux grandes poches, elle porte sur la tête un châle, un fichu ou un chapeau, le tout parsemé d'innombrables pièces colorées. Elle correspond parfaitement à l'image que nous nous faisons d'une sorcière – les dents, la bosse, les verrues – qui vole non pas dans un traîneau ni sur un cheval, mais sur son balai naturellement. Ses chaussures, en effet, sont en très mauvais état : *la Befana vin di notte Con scarpe tute rotte*, dit la chanson, et elle descend par la cheminée. Elle aussi porte une hotte qui est toujours remplie, sans que pour autant l'antagonisme plein-vidé soit aboli. En effet, cette hotte est tantôt remplie de friandises et de cadeaux, tantôt de charbon (il est vrai surtout en sucre aujourd'hui), selon le mérite de chacun ! Or, si une hotte remplie de charbon est sensiblement équivalente à une hotte vide, il y a cette nuance notable qu'elle ne peut emporter personne ! La Befana n'est donc pas si dangereuse que cela, même si le charbon qu'elle transporte peut venir de l'enfer où chauffent de gigantesques fours ; peut servir à masquer des créatures menaçantes en les teignant en noir ! Mais la nature bifrons de la Befana est aussi inscrite dans son nom : Befana n'est qu'une altération de « Épiphanie », la fête de la manifestation divine, de la lumière, la fête des rois mages qui se présentent chargés de cadeaux devant l'Enfant Jésus, or, encens et myrrhe, ces deux derniers étant aussi utilisés d'ailleurs pour des rituels funèbres ! D'ailleurs, en Italie, la vieille sorcière enchante le Noël des enfants comme une bonne fée.

La tante Arie des pays alpins lui ressemble un peu. Cette dernière est ronde et confortable, elle annonce sa venue avec une clochette et elle est munie tantôt d'un bâton, tantôt de verges, mais toujours accompagnée d'une ânesse. Elle est enveloppée dans une ample pèlerine et porte le fameux bonnet à « diairie », altération de « Arie » qui désigne en même temps le bonnet en broderie blanche du pays de Montbéliard. Ambivalente elle aussi, elle punit (avec les verges, voire en distribuant des bonnets d'âne !) ou elle récompense. Elle laisse ses présents dans les sabots mis devant la cheminée ou sur la fenêtre ; les enfants qui auront aussi pensé à l'ânesse. Une chanson franche-comtoise dit :

Vêtue comme une paysanne  
Coiffée de son beau diairi  
Elle traverse la campagne  
Sur son petit âne.

*Connaissez-vous tante Arie  
La bonne fée de ce pays.  
Tous les enfants rêvent d'elle,*

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 146.

*À l'approche de Noël.*

Les enfants sages à Noël  
Auront de jolis cadeaux,  
Et pour que la nuit soit belle,  
Des bonbons et des gâteaux.

*Connaissez-vous tante Arie...*

Elle aussi habite la forêt, dans une grotte profonde, plusieurs endroits revendiquant d'ailleurs le privilège d'être *sa* grotte ! – On pourrait multiplier les exemples, en reliant notamment ces personnages à l'antique Percht, dont on a déjà dit quelques mots dans une séance précédente, vieille fileuse et cousine de Dame Holle : on est bien dans un scénario cosmique !

L'aide de saint Nicolas – son double noir, le Fouettard. Il possède donc une fonction particulière, bien assortie à sa couleur noire et que nous pressentons à présent. Le fouettard punit et fouette. Mais il fait pis. Si la hotte de saint Nicolas est remplie de friandises, puissants antidotes contre les maux de l'hiver, celle du Fouettard est remplie de verges ou de charbon *noir*, mais cela, c'est un euphémisme ; en fait, la hotte du bonhomme noir est – vide ! Au lieu d'apporter quelque chose, le Fouettard représente la menace *d'emporter* quelque chose, ou plutôt quelqu'un, des enfants, des gens, qu'il est donc susceptible de capturer pour les emporter dans cet ailleurs dont il vient. L'un, saint Nicolas, apporte de quoi survivre au froid de l'hiver, et les promesses du printemps à venir, annonçant la naissance du 25 décembre. L'autre, le Fouettard, incarne le principe de l'hiver, de la stérilité, du froid, de la nuit, de la mort.

Le Fouettard nous enseigne quelque chose de fondamental, de très grave, et que les médiévistes parmi vous savent bien : on doit toujours se méfier des hottes et autres boîtes et charrettes. La hotte (tout charriot ou contenant) est un instrument de transport, qui peut véhiculer des objets, mais aussi des personnes, soit pour les combler des bienfaits de la promesse du temps nouveau, soit pour venir les ravir et les entraîner dans son ailleurs souterrain. D'ailleurs, le Bestiaire médiéval le dit déjà : le christique et souverain lion ne craint que trois choses au monde : le feu, le coq blanc – et le grincement des roues de charrette<sup>35</sup> !

En réalité, toutes ces figures ne sont que des doubles de Nicolas, ne sont que le côté d'ombre d'une même face *bifrons*, comme de ce Janus qui garde les portes d'entrée de l'année, Janvier... Hiver contre été, ténèbres contre lumière, enfer contre ciel, noir contre rouge – autant de couples antinomiques qui contiennent le même référent symbolique, et qui mettent en scène l'antique scénario du « si le grain ne meurt »... Et c'est donc la hotte qui se charge pour ainsi dire d'exprimer poétiquement, symboliquement ce « commerce ». Ainsi,

En pays flamand, la porteuse de hotte (...) était censée apporter dans sa hotte les petits enfants qu'elle vendait aux mamans. (...) Mais si la porteuse de hotte sait apporter les enfants, c'est qu'elle sait aussi les emporter et effectivement, elle a joué parfois le rôle ingrat de croquemitaine surtout quand elle venait de transporter du charbon dans sa hotte et qu'elle était ainsi devenue tragiquement noire. (...) <sup>36</sup>.

Or, il se trouve que saint Nicolas est également invoqué pour assurer la fécondité des couples.

On en revient à l'histoire biblique : une histoire « rouge », une histoire de nativité – l'enfant est mis dans une mangeoire, on voit combien le registre alimentaire est poétiquement

---

<sup>35</sup> Cf. M. Pastoureau, *Bestiaires du Moyen Âge*, Paris, Le Seuil, 2011 p. 60.

<sup>36</sup> B. Coussée, *op. cit.*, p. 113 et 115. Ce critique voit dans la hotte un « contenant d'enfants », donc un symbole du ventre maternel.

souligné – mais aussi une histoire « noire », une histoire de mort : cette naissance va de pair avec le massacre des innocents. Et Hérode, en tant que chasseur sauvage, en tant que diable, continue de hanter les nuits des Douze Jours dans l'Isère notamment, comme un témoin dans les années cinquante l'a très clairement vu :

C'était entre Noël et le Jour des Rois. Dans une veillée, il y avait une femme qui avait sorti [sic]. Elle avait entendu chasser et elle avait dit :

- Chasseurs, apportez-moi de votre chasse !

Et puis, elle a entendu les chasseurs venir, venir... Et quand elle est ressortie, elle a trouvé une jambe de mort devant la porte de l'écurie (on veillait dans les écuries). Voilà qu'elle a pris peur, quand elle a vu cette jambe de mort, et elle est allée trouver le curé. Puis le curé lui a dit :

- À la même heure vous sortirez et vous prendrez un chat noir dans votre tablier et vous direz : « Chasseur, venez prendre votre chasse ! »

Elle a fait comme cela. Et puis il est venu, il a ouvert la porte, il lui a dit :

- Tu as bien de la chance d'avoir ce que tu as dans ton tablier, autrement tu partirais avec moi à la chasse.

C'était le Roi Hérode, le diable<sup>37</sup>.

On doit toujours se méfier des hottes et autres boîtes et charrettes.

De nos jours encore, nous connaissons bien cette espèce de chariot qui sert à transporter des choses lourdes et qu'on appelle dans le langage courant des diables. Depuis le XVI<sup>e</sup> siècle en effet, dit le Robert, le mot « diable » ne sert pas seulement à évoquer métaphoriquement des animaux, mais aussi « des objets dont l'aspect évoque celui qu'on prête au démon. Ainsi, le couple antonymique *mort vs fertilité* est décliné jusqu'aux moindres ramifications dans notre histoire et autour de notre saint – qui a donc aussi un côté diabolique, qui transparait parfois très nettement en particulier lorsqu'il est flanqué du Fouettard. Il existe d'ailleurs une sculpture très spéciale sur le portail de la Cathédrale de Fribourg - devinez à qui elle est consacrée ? - à saint Nicolas précisément ; il est aussi le patron de la ville d'ailleurs. C'est un diable avec une tête de porc, qui porte un croc à la main et surtout, une hotte sur le dos. Que peut bien ramasser le diable dans sa hotte, sinon des âmes ? On voit donc ici le transfert de Nicolas au diable par le truchement de cet objet apparemment inoffensif qu'est la hotte.

### 3. Et le Père Noël ?

Résumons-nous, rassemblons tous ces fils. Le Père Noël est une créature qui conduit un attelage aérien, traîneau tintant de clochettes en l'occurrence tiré par des rennes au solstice d'hiver, au début des Douze Jours ainsi inaugurés ; il vole donc proprement dans l'air. Il a une barbe et une capuche qui dissimulent plus ou moins ses traits, car, comme tous les personnages sacrés, il est fondamentalement masqué.

Il est vrai qu'on a formulé de nombreuses autres hypothèses concernant les origines du Père Noël, la plupart du temps singulièrement myopes et ignorant la longue et lente gestation à travers les siècles des images signifiantes aboutissant finalement à un scénario qui cristallise les principaux éléments charriés par le temps. Une de ces hypothèses attribue la paternité du père Noël à un certain professeur américain nommé Clement Moore, qui a écrit en 1822 un poème mettant en scène un Père Noël flanqué non pas d'un âne mais conduisant un traîneau tiré par huit rennes, et évoquant plutôt que saint Nicolas barbu et mitré un petit elfe joufflu, revêtu d'une fourrure et portant un baluchon rempli de jouets sur son dos. Ce poème, repris

---

<sup>37</sup> Ch. Joisten, *Êtres fantastiques. Patrimoine narratif de l'Isère*, Grenoble, Musée dauphinois, 2005 p. 387 (août 1958). Voir aussi p. 93, 468 et 491.

par la presse dès l'année suivante, fut illustré par Thomas Nast, et connut un succès immédiat aux États-Unis. Mais on le voit, ce n'en est qu'une variante – très récente – d'une très ancienne histoire.

Prenons les choses autrement, et regardons de plus près les autres attributs du bonhomme, en dehors de la hotte ou du sac, ainsi que du scénario : les clochettes, les chaussures, les cadeaux et enfin, la barbe.

#### - les clochettes

Les cloches ont une dimension religieuse première. Saint Nicolas, notre homme en rouge et tous ses doubles, s'est approprié cet humble instrument. Le caractère sacré de la clochette est très anciennement attesté. Les habits du prêtre hébreu en sont pourvus : pour se présenter devant le Seigneur, Aaron doit suspendre à sa robe des clochettes en or séparées par des grenades :

Une clochette d'or et une grenade, une clochette d'or et une grenade, sur tout le tour de la bordure de la robe. Aaron s'en revêtira pour faire le service, quand il entrera dans le sanctuaire devant l'Éternel, et quand il en sortira, on entendra le son des clochettes, et il ne mourra point<sup>38</sup>.

Dans le rituel catholique, les sonnettes eucharistiques signalent le sommet de la célébration, i.e. la transsubstantiation.

Dans ces pratiques, la fonction de mise à distance du « profane » semble doubler de manière particulièrement lisible la fonction d'avertissement, au même titre que le glas n'annonce pas seulement un trépas, mais aussi la proximité de créatures surnaturelles ou d'esprits venant de l'au-delà et dont il convient de se garder ; le son des clochettes et autres sonnailles est associé dans l'imaginaire européen à l'apparition des défunts<sup>39</sup>. Dans le Nord, « à la Toussaint, les morts de l'année, précédés d'enfants de chœur agitant des clochettes, font trois fois le tour du cimetière en chantant la messe des morts<sup>40</sup> ». En Bretagne, « lorsque le mauvais temps empêche la grande procession de Locronan de sortir, des cloches mystérieuses se mettent à sonner dans le ciel et l'on voit un long cortège d'ombres se profiler sur les nuages. Ce sont les âmes défuntes qui accomplissent quand même la cérémonie sacrée : saint Ronan les guide en personne et marche à leur tête, agitant sa clochette de fer<sup>41</sup> ». Ailleurs, une sonnerie de cloches signale aux hommes vivant non loin de la mer qu'une cité engloutie se trouve dans leur voisinage<sup>42</sup>. En d'autres termes, le son de la cloche nous parvient presque toujours de quelque outre-monde. Et c'est bien ce que nous comprenons en entendant approcher saint Nicolas, voire *en imaginant* le Père Noël venant avec son tintant traîneau aérien directement du ciel, ou du moins depuis cette *extrémité* de la terre qu'est le pôle nord.

Or, la clochette, en avertissant, peut aussi être protectrice (apotropaïque) : elle tient éloignées toutes sortes de menaces, la plupart du temps des dangers très sérieux contre lesquels l'homme ne peut se prémunir. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'on attache des cloches au cou des vaches depuis les plus anciens temps : elles préservent contre ces démons

---

<sup>38</sup> Exode, 28, 33-35.

<sup>39</sup> B. Hell, *Le Sang noir, Chasse et mythes du Sauvage en Europe*, Paris, Flammarion, 1994 (rééd. Champs/Flammarion, 1997), p. 255.

<sup>40</sup> C. Seignolle, *Contes, Récits et Légendes des pays de France*, Paris, Presses de la Renaissance, 2004, « Nord », p. 213. Renvoyons aussi à Arnold Van Gennep qui répertorie et analyse les coutumes particulièrement nombreuses concernant le cycle des Douze Jours. A. Van Gennep, *Le folklore français, op. cit.*, t. 3, p. 2307 et sq. et t. 2, p. 1427 et sq.

<sup>41</sup> P. Sébillot, *Croyances, mythes et légendes des pays de France*, Paris, éd. Omnibus, 2002, p. 288.

<sup>42</sup> A. Van Gennep, *Le folklore français*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1999 (1937-1958), t. 3, p. 2713; A. Le Braz, *La légende de la mort*, in *Magies de la Bretagne*, éd. F. Lacassin, Paris, R. Laffont, coll. « Bouquins », 1994, t. 1, p. 280 sq.

que nous appellerions sans doute aujourd'hui les virus ! Dans les *Fastes* (V, 419-492), Ovide évoque un rituel consistant à mettre en fuite des revenants grâce au son d'un vase de bronze. La clochette peut par ailleurs influencer sur les phénomènes atmosphériques qui sont responsables de l'équilibre de notre univers et de la fertilité de la nature, d'autant que l'on croit que les intempéries sont l'œuvre des démons. Jacques de Voragine s'en fait l'écho<sup>43</sup>. Or, dans une tradition alsacienne, c'est saint Nicolas en personne qui, par l'entremise d'un instrument, remplit ce même office : « Autrefois, les pèlerins ne se contenaient pas de rapporter, comme souvenir de leur pèlerinage à Saint-Nicolas-de-Port, des croix, des médailles, des images, des chapelets, ils s'approvisionnaient encore en ce lieu de cornets en bois qui avaient, lorsqu'on soufflait dedans, la vertu d'éloigner les orages<sup>44</sup>. »

Ainsi donc, si les cloches annoncent les revenants, elles les chassent aussi. Nous avons ici affaire à un paradoxe courant que René Girard a bien mis en évidence : celui qui donne la peste est en même temps le plus apte à la guérir, voire à en protéger le monde<sup>45</sup>. Les clochettes annoncent démons et morts, mais elles les repoussent également : elles en sont les maîtres.

À n'en pas douter, le Père Noël a accroché toutes ces sonnettes à son traîneau pour dégager la route, pour chasser les démons qui pullulent dans l'air nocturne et qui doivent ainsi s'écarter : c'est sa première victoire sur les ténèbres, remportée sans coup férir avant même d'avoir pénétré dans notre univers ! Car des ténèbres, car de grandes peurs, il y en a dans ces noires nuits froides, le chœur des anges apparu aux bergers le savait bien lorsqu'il disait : *ne craignez pas...!* Mais ces gentilles clochettes annoncent aussi, plus discrètement, l'arrivée d'un surnaturel aimable, scintillant et féérique, et qui fait de Noël une période incomparable. La clochette en effet investit également le pôle de la gaîté et de la fête : le Petit Prince n'associait-il pas le son de grelots au scintillement des étoiles et à des milliers de rires ?

#### - Les chaussures

Un autre objet est chargé de sens dans nos scénarios de Noël, soit aux pieds du bonhomme, soit, en peinture plus modeste, devant la cheminée : les grosses bottes ou les petits souliers. La chaussure est chargée de sens symboliques ; elle entre aussi bien dans des rituels de mariage que de funérailles<sup>46</sup> ; elle est donc aussi rouge et noire. On lit dans le livre de Ruth dans l'Ancien Testament :

Ainsi en était-il autrefois en Israël, à propos du rachat et à propos de l'échange, pour enlever toute affaire : l'un ôtait sa sandale et la donnait à l'autre. (...) Le racheteur dit donc à Booz : « Acquires pour toi ! » Et il ôta sa sandale. Alors, Booz dit aux anciens et à tout le peuple : « Vous êtes témoins aujourd'hui que j'acquires de la main de Noémi tout ce qui était à Elimélek (...) et que j'acquires aussi pour moi comme femme Ruth la Moabite » (Ruth, IV, 7-10).

« Trouver chaussure à son pied » : l'histoire de Cendrillon est également emblématique à cet égard<sup>47</sup>. Dans l'ancienne Irlande, le fiancé présentait à sa future le soulier, et dans l'Armagnac, on offrait aux promises de fins sabots noirs, jaunes ou bleus, vernis au fer et

\_\_\_\_\_ :

décorés de fleurs ; c'était un cadeau de mariage quasi rituel<sup>48</sup>. Grégoire de Tours déjà parle des futurs mariés offrant à leur promise une paire de souliers<sup>49</sup>.

D'autres rites très anciens comme ceux évoqués par Burchard dès l'An Mil dans son *Decretum*, en l'occurrence une offrande faite à des génies domestiques, sont très certainement des charmes visant à favoriser fertilité et prospérité :

Tu as fait de puérils petits arcs *et des chaussures d'enfants* [nous soulignons], et tu les as jetés, soit dans ton cellier, soit dans ton grenier, pour que les satyres et les Velus puissent jouer à cet endroit même et te fournissent les biens des autres, ce qui t'aurait rendu plus riche<sup>50</sup>.

Bien plus tard, dans le *Miroir des Consciences*, Martin von Amberg met à l'index ceux qui offrent à Percht, au petit esprit Schret ou Trut de la nourriture ou des chaussures rouges, ce qui montre la persistance des mêmes pratiques<sup>51</sup>. Or, nous retrouverons Percht en variante du meneur de la Chasse sauvage, tout comme Hérodiade ; la Befana italienne en est un autre avatar. Dans le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne et le Limousin, on conservait le sabot gauche de la mariée, coutume visant à protéger le jeune couple et à lui garantir une nombreuse progéniture. Ailleurs, la mariée doit boiter pendant la danse ; on en cherche alors la cause et découvre dans sa chaussure gauche une pièce qu'elle doit donner aux musiciens<sup>52</sup>. Enfin, on trouve un soulier accroché à la porte du jeune couple, parfois muni d'une petite poupée qui est enlevée à la naissance du premier enfant<sup>53</sup>. L'épouse peut elle-même pratiquer ces rites de fécondité.

Mais les chaussures sont tout autant impliquées dans le pôle opposé, la mort. Les souliers et la mort vont ensemble. Les anciens Scandinaves avaient coutume de passer aux pieds de leurs morts des *helsko* (*hellshoes* en anglais ou *Höllenschuhe* en allemand) proprement des « chaussures d'enfer<sup>54</sup> » ; les vieux Germains déposaient une chaussure dans la tombe des morts, d'abord pour que leur long voyage se fasse dans de bonnes conditions, mais aussi pour éviter qu'ils ne s'en *reviennent* parmi les vivants<sup>55</sup>. On a retrouvé dans d'anciennes tombes grecques également des chaussures en argile, parfois même deux paires !

Un texte fabuleux rend compte de manière poétique de ce lien entre la chaussure et le grand passage. On le trouve dans la *Vision de Godescalc* ; voici ce que découvre le voyageur au cours de son exploration de l'au-delà :

Lorsque nous eûmes parcouru deux milles environ, nous parvînmes à un arbre que l'on appelle tilleul. Il était très large et très beau, mais de hauteur moyenne ; sur la cime se tenait un ange dont on aurait dit qu'il flottait dans l'air. Toutes les branches de l'arbre étaient couvertes d'un nombre infini de chaussures. L'ange qui planait dans l'air se laissa glisser au sol avec une admirable légèreté et distribua celles-ci aux arrivants, selon leurs mérites. (...) Tandis que ces personnes les mettaient à leurs pieds et les attachaient solidement avec des lacets de cuir qui y

---

<sup>48</sup> P. Saintyves, *Les contes de Perrault...*, *op. cit.*, p. 149.

<sup>49</sup> Jules Quicherat, *Histoire du costume en France*, 1875.

<sup>50</sup> *Decretum* XIX, 5, 103, PL 140, col. 1066 ; Trad. C. Lecouteux, *Les nains et les elfes au Moyen Age*, Paris, Imago, 1988/1997, p. 185.

<sup>51</sup> *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens*, art. « Schuh », col. 1336.

<sup>52</sup> *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens*, art. « Hinken », col. 60.

<sup>53</sup> *Les Métiers de nos Ancêtres*, sous la direction de M.-O. Mergnac, Paris, Archives & Culture, 2007, p. 209.

<sup>54</sup> C. Lecouteux, « Chaussures avez-vous dit ? » *La Grande Oreille*, n° 37, 2009, p. 13-15

<sup>55</sup> *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens*, art. « Schuh », col. 1333. On peut rencontrer aussi la croyance qu'on doit donner à une jeune femme morte une bonne paire de chaussures bien solides pour qu'elle puisse revenir allaiter son enfant pendant les premiers mois, et lui assurer ainsi la survie.

étaient fixés, j'interrogeai l'ange pour savoir par quels mérites et dans quel but elles avaient reçu ces chaussures avant les autres<sup>56</sup>.

Le voyageur apprend alors que c'est en récompense de la générosité que ces personnes avaient manifestée aux pauvres de leur vivant en leur ayant offert des vêtements et *des chaussures*<sup>57</sup>. En effet, dit l'ange, seuls ceux qui portent des chaussures pourront traverser le champ hérissé d'épines pointues qui les attend, véritable chemin de marelle que l'on ne peut franchir que sous condition. Oui, les souliers et la mort vont ensemble ; et s'ils peuvent conduire sain et sauf leur propriétaire au Paradis, cela marche aussi dans l'autre sens comme dans cette histoire où le diable offre comme récompense à une vieille qui lui a rendu service une paire de nouvelles chaussures. C'est n'est ni plus ni moins un billet « aller » sans retour en enfer ! Or, aller en enfer pieds nus est en soi une torture car comme on sait, il est pavé de braises ardentes.

Enfin, la chaussure est utilisée dans de nombreuses pratiques divinatoires que l'on observe au seuil de l'année nouvelle. Par exemple « on jette la chaussure pendant les douze nuits ainsi que pour la récolte de certains végétaux possédant des pouvoirs magiques ». Autre pratique : « quand on jette une chaussure à Noël, on en déduit si l'homme partira de chez lui ou y restera dans l'année<sup>58</sup> ». Les chaussures sont jetées par dessus la tête, ou encore du toit de la maison ; la manière dont elles tombent, à l'instar des dés (c'est ce que veut dire le mot latin *cadentia* qui donnera le français « chance » !), est significative et exploitée par les devins.

C'est donc bien un soulier (ou un chausson, une chaussette, un bas<sup>59</sup>) que l'on dépose au pied du sapin, la veille de Noël, en espérant le retrouver rempli le lendemain : la chaussure est partie prenante dans ce « commerce » cyclique de la fertilité qui lie notre monde à celui qui est *ailleurs*. La rangée de souliers ou de chaussons sagement alignée la veille devant la cheminée déborde le lendemain matin de tous les bienfaits de la terre, hier friandises rares, - la jeune George Sand rapporte son émotion d'enfant à ce sujet – aujourd'hui délicieux surplus que sont les jouets et que la hotte du Père Noël (ou de Saint-Nicolas, ou du *Christchindl*..) a déversés là : c'est de bon augure ! Nous sommes au cœur de la logique du voyage dans l'au-delà. Si ce ne sont pas ces chaussons eux-mêmes qui ont fait le voyage pour en revenir ainsi chargés, elles auraient pu parfaitement le faire ; en l'occurrence la dynamique du voyage se trouve déplacée sur les bottes (et leur propriétaire), doublets et synonymes à la fois des charrettes et autres hottes, tandis que les chaussons deviennent le récipient le plus indiqué pour recevoir les richesses à la fois terrestres et eschatologiques.

### **Conclusion : la barbe !**

Finissons par un dernier attribut, la barbe et ses synonymes (cape, capuchon). Les enfants ne s'y trompent pas en demandant, lorsqu'en décembre les pères Noël pullulent dans les rues : est-ce le vrai, ou un faux ? Les enfants ne s'y trompent pas en reculant avec frayeur devant le gros bonhomme barbu, et se débattent si des adultes ont l'idée saugrenue de vouloir

---

<sup>56</sup> *Godeschalcus und Visio Godeschalci*, éd. et trad. all. E. Assmann, Neumünster, 1979 (Quellen und Forschungen zur Geschichte Schleswig-Holsteins 74). Traduction par C. Lecouteux, *Mondes parallèles. L'Univers des croyances du Moyen Âge*, Paris, Champion, 1994, rééd. 2007, p. 68-69.

<sup>57</sup> Offrir des vêtements constitue un acte de charité exemplaire ; il s'agit, avec la visite des malades et des prisonniers, d'un acte emblématique de l'amour du prochain évangélique. On peut noter à ce propos que les Grecs avaient l'habitude de dédier aux dieux des vêtements, des chaussures par exemple, parfois bien usées, ce qui peut valoir aux généreux donateurs quelques sarcasmes comme on le lit dans le *Ploutos* d'Aristophane (éd. V. Coulon et H. Van Daele, Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. 87).

<sup>58</sup> É. Lasson, *Superstitions médiévales: une analyse d'après l'exégèse du premier commandement d'Ulrich de Pottenstein*, Paris, Champion, 2010, p. 273 et p. 285. Voir aussi le jet de chaussure p. 342.

<sup>59</sup> Pensons à l'expression « bas de laine » pour signifier les économies qu'on aura pu mettre de côté.

les poser sur ses genoux, tout près de son effroyable figure: ils pressent qu'il y a là-dessous *quelque chose* de caché, et qui révélerait l'identité véritable du bonhomme. Barbe, cape et capuche : ces trois attributs, se confondent dans une seule et même fonction : dissimuler, dissimuler comme le fait un masque, mais dissimuler quoi exactement ? Un secret sombre, une menace ? L'identité, la *vraie* ? Une figure si sacrée que l'œil de l'homme ne doit pas la contempler, aussi peu que sa bouche ne doit prononcer son nom – pensons à l'ineffable tétragramme YHWH ? Qu'y a-t-il *sous* le masque ?

La barbe, on le sait, est le masque le plus rudimentaire qui soit. Il est l'apanage des grandes créatures – disons ambiguës et terrifiantes comme tout ce qui relève du sacré. Cette fonction dissimulatrice de la barbe est doublée par le couvre-chef typique de notre bonhomme, mitre et surtout capuche qui cache en partie le haut du visage, et la cape ou un vaste manteau qui la prolonge enveloppe tout le reste de la silhouette. L'étymon *cappa*<sup>60</sup> distingue d'ailleurs mal la capuche de la cape : c'est un ensemble qui sert à dissimuler figure et silhouette. C'est surtout en tant qu'habit de moine que la cape livre les secrets de ses implications symboliques. En effet, dit Jean-Claude Schmitt, « les très nombreux récits monastiques d'apparitions confirment la symbolique funéraire du vêtement du moine. Du jour où il a « pris habit », le moine ne le quitte plus, ni de son vivant, ni dans la tombe, ni dans le devenir imaginaire que les vivants portent à son âme. Sa cape munie d'un capuchon (*cuculla*) joue un rôle particulier dans le passage de la vie à la mort et inversement, dans la visite que le mort fait aux vivants. (...) Il importe en effet que le moine meure dans sa *cuculla*, car elle le protégera dans l'au-delà des embûches des démons. (...) »

Dans le folklore germanique, la *Tarnkappe* (ou *Tarnhut* ou *Hüttlein* : le chaperon) donne une force surhumaine à celui qui la porte, lui permet de se déplacer immédiatement où il veut ou encore de se rendre invisible. (...) <sup>61</sup>. « Des divinités aussi, comme Wotan en particulier qui est appelé *Sídhötr* ou encore le *Breithütige*, à savoir « l'homme coiffé d'un chapeau à larges bords » ; la tradition mythologique germanique connaît une légion de personnages au couvre-chef magique. L'Ankou breton apparaît lui aussi volontiers avec un chapeau à larges bords qui dissimule son visage.

La barbe, la cape et tous ses avatars ou variantes – coule, capuche, chapeau, masques – constituent une métaphore de l'invisibilité et de la métamorphose perpétuelle d'une identité à jamais fuyante. *Qui* se cache sous la barbe, qui se cache sous le capuchon ? Oui, « qui es-tu qui te caches sous cette grande barbe blanche, dans cette noire nuit ? Es-tu le vrai Père Noël, ou alors un imposteur ? D'où viens-tu, et de quelle essence es-tu fait ? Oui, **qui es-tu ?** » Cette interrogation souvent muette fait écho à une très ancienne question qui émaille la littérature et qui, en réalité, reflète toujours une seule et même surprise face à un être étrange qui se présente à nous. *What art thou, that usurp'st this time of night ? (Hamlet, I.1.)*, demande un gardien au spectre du roi du Danemark qui lui apparaît, qui es-tu, ou plutôt *quelle chose* es-tu, toi, qui oses hanter cette heure de la nuit ? Elle sera reprise dans le terrifiant « *Wer reitet so spät durch Nacht und Wind ?* » du Erlkönig de Goethe. Cette question angoissée, face à l'être masqué devant nous, est posée avec une stupéfiante récurrence, en particulier au Moyen Âge, chaque fois notamment qu'un être singulier se présente.

La question se pose avec une acuité particulière à propos de notre figure, qu'elle apparaisse en rouge ou en noir, avec une mitre ou une capuche, ne serait-ce qu'à cause de la multiplicité des noms qui peuvent la désigner, des innombrables variantes qui existent à propos des circonstances de ses apparitions et qui sont autant de masques supplémentaires.

---

<sup>60</sup> Aussi bien W.von Wartburg que Tobler et Lommatzsch indiquent que le mot peut renvoyer à la fois à une coiffe (*Kopfbedeckung*) et un manteau. Du Cange, cependant, en citant Isidore, penche plutôt pour une restriction du vêtement à la seule tête : *Capa dicta, quod capitis est ornamentum.*

<sup>61</sup>J.-C. Schmitt, *Les revenants. Les vivants et les morts dans la société médiévale*, Paris, Gallimard, 1994, p. 231-232.

Ajoutons, en guise de fin mot de l'histoire, une autre question, qui ne cesse de nous turlupiner : le Père Noël existe-t-il ? À défaut de réponse bien ferme, nous pouvons au moins affirmer que cette question est beaucoup plus – existentielle – qu'on aurait pu le penser.